**Julia Kristeva : « Croire est un besoin universel »**

Propos recueillis par Marie Chabbert

**JULIA KRISTEVA** Reconnue dans le monde entier pour ses travaux à la croisée de la philosophie, de la linguistique et de la psychanalyse, elle a notamment publié Cet incroyable besoin de croire (Bayard, 2018), la trilogie Le Génie féminin (Fayard, 1999, 2000 et 2002), Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection (Seuil, 1980).

Pour Julia Kristeva, croire est un besoin fondamental universel qu'il est urgent de prendre au sérieux. Face aux intégrismes, la philosophe défend une écoute critique des religions. (Le Monde des Religions n° 89, mai-juin 2018)

**L'idée maîtresse de Cet incroyable besoin de croire est l'existence d'un besoin universel de croire qui se met en place dès les premiers temps de la construction identitaire de l'enfant. Quelles sont les étapes de construction psychique qui, selon vous, donnent naissance au besoin de croire ?**

Dans mon écoute de psychanalyste, mais aussi dans mon parcours de femme, j'ai pu observer que le développement de l'enfant consiste en un dépassement de la dépendance à la mère. Alors que la rupture du cordon ombilical distingue l'enfant de la mère sur le plan physique, le nourrisson ne conçoit pas immédiatement de frontière entre son Moi et le corps maternel. Dans l'union à sa mère, il éprouve un « sentiment océanique », selon Freud, une forme de plénitude sensorielle et de certitude jubilatoire d'appartenance qui constitue une expérience primaire de croyance. L'irruption d'un tiers dans l'union mère-enfant amorce leur détachement. Au travers de l'identification au père aimant, l'enfant comprend qu'il n'est pas sa mère et se la représente donc comme autre. Le rapport à cet autre est alors maintenu par des sons. Ce sont les premiers mots, l'apparition de la parole, dont le christianisme a fait un miracle. Or, créer des phonèmes s'apparente à un investissement : par le langage, l'enfant s'assure que sa mère lui donne à manger quand il a faim, qu'elle le rassure quand il a peur. Cet investissement est un véritable acte de foi. Investir dans la relation à la mère par la parole requiert de l'enfant qu'il croie en la représentation de sa mère comme autre, qui elle-même dépend de la croyance qu'a le père aimant en l'existence de l'enfant comme être à part entière. Tout au long de sa vie, l'être parlant va chercher à se reconnecter aux constituants primaires de son identité en renouvelant les expériences de croyance liées au « sentiment océanique » et à l'identification au père aimant. Le « parlêtre » dont parle Lacan éprouve en cela un incroyable besoin de croire. De ce besoin ont émergé les religions dans toutes les sociétés, à toutes les époques. Dans l'Europe moderne sécularisée, la croyance est souvent perçue comme un archaïsme irrationnel qui n'a plus de sens. Une telle approche se nourrit des éléments qui, dans les religions, vont contre les libertés. Il est alors essentiel de rappeler l'universalité du besoin de croire.

**En quoi nier le besoin de croire est-il un problème ?**

En m'appuyant sur Freud, j'ai constaté que le besoin de croire est exacerbé à l'adolescence : l'adolescent a besoin de croire en un idéal pour se dépasser, quitter ses parents et trouver sa place. Cet élan constructif est violent parce qu'il s'accompagne de ce que Freud appelle la pulsion de mort, une pulsion destructrice qui permet de se libérer du passé pour avancer. Lorsque le besoin de croire adolescent n'est pas satisfait, la pulsion de mort se retourne contre soi-même - par le suicide ou la scarification - ou contre la société - par le vandalisme ou la révolte permanente. C'est ce qu'on appelle la « maladie d'idéalité ». Or, dans nos sociétés modernes qui dénient la croyance, le besoin de croire adolescent reste souvent insatisfait. En l'absence de rites initiatiques qui structurent les adolescents dans d'autres sociétés, mais aussi avec la destruction et la recomposition de la famille, les jeunes sont de plus en plus fragiles face à leurs pulsions. Les intégrismes religieux surfent sur cette fragilité, en offrant aux jeunes ce qui leur manque : des idéaux, une reconnaissance de soi et une communauté.

**Les réponses apportées par les religions peuvent donc s'avérer problématiques...**

Bien sûr ! Il existe deux écueils en particulier. Le religieux promeut parfois la croyance en un idéal de vertu absolue qui enferme dans une morale abstraite. Au cours de son histoire, la chrétienté a souvent succombé à cet excès de sublimation, poussant les individus à être vertueux au point d'en devenir impuissants. Le deuxième écueil, c'est le durcissement de cette idéalité dans la violence : tout ce qui n'est pas absolument pur doit être éliminé. On retrouve là le kamikaze, le djihadiste, l'inquisiteur. Celui qui se glorifie d'apporter la mort au nom de la pureté.

**Comment pensez-vous que nos sociétés modernes puissent prendre au sérieux le besoin de croire sans renouer avec les dérives des religions ?**

Je soutiens une laïcité ferme, capable de faire barrage aux intégrismes. La civilisation européenne est la seule - j'insiste sur ce point - qui ait trouvé le courage de s'opposer aux excès des religions. Mais tout en étant strict, il faut faire un travail d'interprétation de la croyance, sous toutes ses formes, parce que si le besoin de croire est universel, le désir de savoir l'est aussi. La théologie a repris ce duo sous la forme d'une opposition entre foi et raison. Je suis donc pour l'enseignement du fait religieux à l'école, non pas en tant que présentation de divers préceptes religieux en les opposant à la raison, mais en tant qu'interrogation des racines psychiques et anthropologiques de la croyance : d'où vient ce rite ou ce dogme ? Qu'est-ce qui m'attache à eux ? Quelles émotions, quelles relations, quelles paroles mobilisent-ils ? Un tel travail passe par la lecture des textes canoniques, l'apprentissage de l'histoire des religions et de la laïcité, ainsi que par la littérature. Mais afin de mettre en place un tel enseignement, il nous faut avoir enfin confiance dans les capacités des savoirs modernes de résister à une supposée « contamination » religieuse. Nous devons nous confronter au continent religieux sans avoir peur d'être englouti !

**Bien que vous soyez athée, vous semblez avoir une haute estime du « génie du christianisme ». Pourquoi ?**

Pour moi, le génie du christianisme réside dans son attachement à l'eccéité, la singularité partageable. Marcher dans les pas de Jésus, le Dieu fait homme, c'est prendre soin de chaque individu dans sa singularité et chercher à diffuser ce message à toute l'humanité, à le partager. Cette construction est la base des droits de l'homme. Mais elle est mise à mal aujourd'hui, avec la dissolution des identités dans la Toile et la consommation de masse. La singularité laisse place à une dépressivité diffuse. En tant qu'héritier du judaïsme et du christianisme, l'humanisme dont je me réclame peut cependant nous aider à cultiver la singularité partageable. Il doit, pour cela, s'efforcer d'être à l'écoute des religions tout en restant en rupture avec elles.